

## **NARRATIVES FROM ALGERIA**

08.12.2019 – 19.01.2020

### **TEXTES DES PROJETS PROJETÉS**

#### **IDENTITÉS**

**Awel Haouati, *Sans titre*, 2010-2020**



En 2010 - 2013, j'avais commencé une série intitulée absences. J'y avais regroupé des photographies prises pour la plupart dans le village de mes grands-parents, dans les montagnes, essentiellement à l'intérieur et autour de la vieille maison familiale, abandonnée une bonne partie de l'année. Cette maison a été construite par un grand-père disparu alors que j'étais encore enfant, et dont je ne connais la vie qu'à travers les récits des autres et les photographies. Les défauts de cette maison, et le fait que le temps y était comme suspendu, lui donnaient une atmosphère singulière qui m'impressionnait. Les objets restés aux mêmes emplacements pendant des années, les portraits photo des morts accrochés aux murs et l'aspect abandonné et poussiéreux de la maison à chaque fois qu'on y allait,

une fois tous les deux ans, me fascinaient. C'était l'époque où j'avais acquis mes premiers « vrais » appareils photo et j'essayais de fixer tout cela par l'image. L'exploration s'est étendue à des lieux autour de cette maison, dans le même village. Pendant les très courtes périodes où nous nous y rendions, je me suis attardée sur la famille et particulièrement sur une femme, Na Aïcha. Le fait qu'elle soit non-voyante mais capable de sentir les présences et de percevoir les couleurs, sa capacité à marier celles-ci quand elle s'habille et son don pour raconter des histoires – dans une langue qui ne m'a, hélas, pas été transmise : le kabyle – me fascinent depuis l'enfance.

Mon exil en France pour mes études supérieures, mes absences répétées et mes recherches m'ont finalement éloignée de ce territoire et de cette série qui, au fil du temps, a fini par se retrouver à son tour en suspens. Les choses ont beaucoup changé depuis : la maison a été réinvestie par une partie de la famille, elle a subi des transformations et son atmosphère n'est plus tout à fait la même. Na Aïcha et Da Bezza, son frère, que je n'ai pas vu depuis trois ans, ont pris de l'âge, et la petite fille que l'on voit lever les yeux au ciel, est devenue une jeune femme. Ces photographies portent donc en elles un goût de nostalgie et d'inachevé.

À ces images, succèdent des photographies plus récentes, datant de 2019 et 2020, qui font esthétiquement écho à la série « absences » même si elles ont été prises dans un autre contexte. Parallèlement à mes recherches, j'essaie d'expérimenter d'autres médiums photographiques sans pour autant pouvoir me consacrer pleinement à

la construction d'une série avec un sujet défini, fixé. Dans cette pratique irrégulière et "en dilettante", il arrive que des images se répondent. Les femmes de mon entourage, amies et famille, et l'espace intérieur, intime, y tiennent une place centrale.

### Lynn SK, Rue Belouizdad, Alger, 2014-2019



Je suis née en Algérie en décembre 1986. J'y ai vécu jusqu'à mes 7 ans, puis, guerre civile oblige, nous nous sommes réfugiés en France. Par la suite, nous y sommes retournés jusqu'à mes 10 ans. Et puis mes parents ont cessé de m'y emmener. Longtemps, des souvenirs me sont revenus par éclats. Boumerdès, surtout, la ville de mon enfance. Et le quartier Champ Manœuvre, Alger. Mais il fallut un certain cheminement mental pour envisager un cheminement géographique : petit à petit, Algérie et quête de soi sont devenues indissociables. C'est en automne 2014 que j'ai franchi le cap, après 17 ans d'absence.

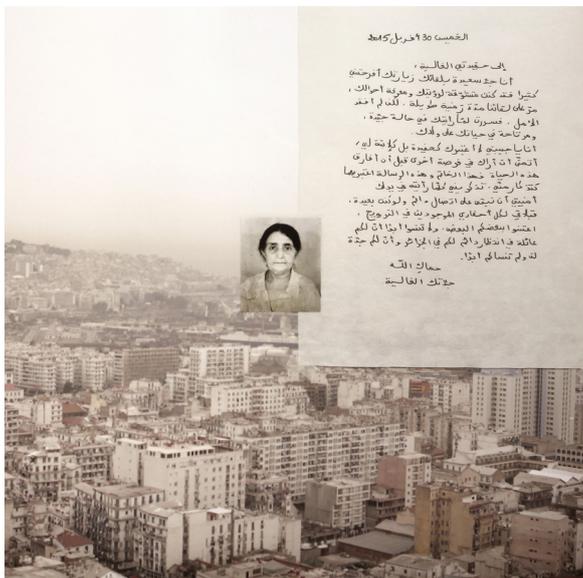
Lors de mon retour à Alger, j'habite rue Belouizdad, dans un quartier populaire. Je retrouve mes tantes, H. et N.

Depuis la mort récente de leur sœur, elles ont rejoint son appartement pour ne plus le quitter. Il y a aussi B. qui était la garde-malade de ma tante décédée et qui est restée.

Cette série de photographies s'est construite dans ce petit appartement où nous vivons à quatre ; quatre femmes. N. qui est retraitée, et H. en arrêt maladie de longue durée.

H. et N. passent une grande partie de leur temps à regarder par la fenêtre, fumer des cigarettes, et puis dormir, comme pour se reposer d'un pays qui les a malmenées, que ce soit avec sa *hogra* (en algérien : le mépris, l'injustice, l'oppression), ou sa « décennie noire », dont les cicatrices se referment à peine. Et puis il y a B. qui prend soin de tout, et qui, quand elle ne fait pas sa prière, ne manque jamais de préparer nos plats préférés. Et au milieu de tout ça, il y a moi qui me réconcilie avec mes souvenirs dans un monde qui m'est à la fois familier et étranger. Je fabrique des images en dépit du temps perdu, et qui traversent mes images mentales. Après ces quelque dix-sept ans d'absence, je fixe avec la photographie ce qui ne doit plus être oublié.

### Linda Bournane Engelberth, *Wind, Sand and Stars*, en cours



Je suis une artiste norvégéo-algérienne, élevé en Norvège par ma mère norvégienne, et sans connaître mon père algérien et sa famille. J'ai toujours été curieuse de connaître mon autre pays d'origine. Adolescente, j'ai finalement pris contact avec mon père et, plus récemment, avec ma famille en Algérie. Lorsque ma grand-mère berbère a eu 100 ans, elle m'a écrit une lettre pour que je n'oublie pas la patrie de mon père. Ce projet est une tentative de recherche de ma propre identité en tant que femme occidentale enquêtant sur le caractère étranger de ce qui constitue la moitié de ma lignée.

En tant qu'étrangère, avec un sentiment d'être à l'extérieur, j'ai parcouru les rues d'Alger et le désert algérien en tentant de me connecter. J'ai tout documenté, de la ville aux longues marches dans le désert, en passant par la vie de ma famille. Je me suis intéressée aux petits détails comme les panneaux de signalisation en arabe, un cactus poussant à travers une clôture, les gens dans les rues et le silence du désert, lisant et absorbant la vie de mes ancêtres Amsigh. Essayant de me rattacher et de comprendre. Ces photos sont mes tentatives d'absorber les nuances de

l'Algérie. Ce sont mes premiers pas dans une culture qui me semble devoir faire partie de moi, mais que je ne connais pas encore.

### Zohor Fatah, *DNA Home*, 2017-2018



Depuis que j'étais petite, ma mère m'a inculqué une idée qui m'habite jusqu'à aujourd'hui: "une fille n'est que de passage chez ses parents, tôt ou tard elle se mariera et laissera sa famille pour former sa propre famille." Rien qu'en y pensant, j'ai développé le désir d'enregistrer et de figer chaque moment passé avec ma famille. J'essaye de profiter de la lumière très particulière qui vient nous visiter quotidiennement pour capturer ces moments ordinaires, avec mon téléphone la plupart du temps et aussi avec mon appareil, ces moments intimes qui nous reflètent, reflètent notre quotidien, définissent qui nous sommes vraiment, qui nous avons choisi d'être en tant que famille, et comment nous avons choisi de passer notre

temps. Malheureusement ces moments s'oublient facilement, ces "jours ordinaires" racontent une histoire, notre histoire, l'histoire de mon DNA Home qui aura une dimension extraordinaire quand je quitterai cette petite maison.

### Farouk Islam Medjati, *Mon clone si je meurs*, 2019



"Imaginons-nous en clone, mot si terriblement proche de clown : un être virtuel qui serait en même temps nous. Dès lors, lequel sera le double, le miroir de l'autre ? Et le sens de l'échange entre nous deux s'inversant obligatoirement dans une germination parfaite, ainsi qu'il est dit et prétendu : à compter de quel instant l'autre est-il fondé de se prendre pour moi, et moi fondé de me prendre en retour pour l'autre puisqu'il est déjà moi par prétérition ? S'il eût, lui, un moi prêté, je deviens normalement un lui emprunté, sans conditions mises à ce prêt-emprunt que je dois être capable d'endosser sans la moindre objection. A partir de cet instant également, du coup, moi ne sera plus qu'un-entre-nous-deux, une entité présente en tiers comme l'est le Diable sitôt que deux personnes se trouvent réunies.

Dès lors qui suis-je ? Moi ? L'une des trois entités. Diable inclus, développées en autant de virtualités ? Sinon le Diable en personne ? Allez vous y reconnaître, je vous souhaite bien du plaisir !"

Mohammed Dib, *Simorgh : Deuxième partie, Mon clone si je meurs*

## Tytus Grodzicki, *Deglet Nour*, 2014-2015



Tytus Grodzicki était adolescent lorsqu'il s'est rendu pour la première fois en Algérie. Il n'y a passé qu'un an, mais les souvenirs de cette période sont restés. *Deglet Nour* est le nom d'une sorte de dattes, considérée comme la plus parfaite, et qui signifie littéralement "le doigt de la lumière". Cette lumière est un guide pour le photographe, et guide le spectateur à travers les photos. C'est aussi un élément essentiel de l'histoire d'un pays dont la plupart d'entre nous ne savent rien. C'est la vie quotidienne, sans glamour inutile ni événements turbulents et absorbants.

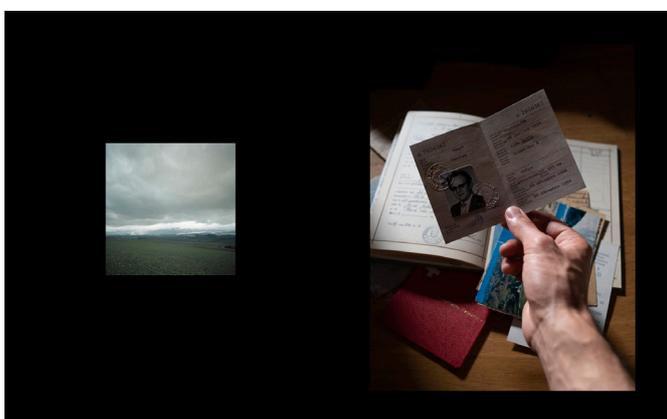
L'auteur est proche de ses sujets, choisit un angle plus bas que ce dont on a l'habitude, restant la plupart du temps caché à ses sujets. Ses muses sont souvent sans

nom : des garçons jouant au football, des hommes partageant une étreinte, des acheteurs négociant et bavardant au marché, un couple profitant simplement d'un peu de temps ensemble, ou des femmes, dont le portrait n'est pas du tout stéréotypé.

Tytus Grodzicki ne regarde pas l'Algérie de haut. Ses observations sont des paysages familiers, des situations connues. Il suit patiemment et tranquillement le monde contemporain, donnant à son public un goût de l'Algérie qui n'est pas encore tout à fait découvert.

Monika Szewczyk-Wittek, Filip Ćwik

## Emilien Itim, *Yatim*, 2019-2020



L'héritage provient de mon père. Algérien d'origine, il est venu en Suisse à huit ans pour des raisons médicales. C'est avec l'aide de Terre des Hommes qu'il est venu, parmi d'autres enfants vivant une situation similaire. Il a été accueilli par un couple qui, suite à une annonce radio et la parution d'articles dans les journaux, souhaitait héberger un enfant algérien nécessitant une famille d'accueil pour une courte durée.

Une découverte sur l'origine de mon nom de famille, Itim, est arrivée de manière inattendue. La traduction en dialecte algérien signifie "orphelin" qui se dit Yatim dans l'arabe littéraire. De cette corrélation, entre l'événement et sa signification, est né le titre du projet. Ayant reçu cette histoire en héritage, j'enquête sur les traces tangi-

bles de ses origines au travers des archives que mon père a constituées et qu'il m'a confiées. Puis s'est développée l'envie de comprendre et d'ancrer son histoire individuelle dans l'histoire collective. L'album de famille et les diapositives refont surface. Je réactive aujourd'hui cette trace du passé en réinterprétant les documents, sans chercher à créer une approche chronologique.

## Safia Delta, *My mother is a stranger (and I love her)*, 2017-2020



En prenant comme point de départ la figure maternelle, “Ma mère est une étrangère” embrasse une fêlure dans l’histoire familiale à travers l’exploitation de ses archives et le questionnement du rapport au passé parental et aux origines. En quête de réponses sur ma propre identité, j’ai fouillé les boîtes à albums à l’abri des regards. Derrière les sourires et les regards frontaux, force est de constater que les visages, photographiés à différentes périodes de leur vie, n’offrait qu’un portrait partiel de mes parents, un portrait de vies grignotté par le vide narratif.

L’exploration de ces photos a débouché sur une enquête transfrontalière qui interroge le potentiel de l’album photo comme espace de réunion et de vérité.

Il y a trois ans, en voyant ma mère cuisiner, j’ai eu envie de détourner des éléments familiaux qui figuraient dans ses habitudes : du papier de boucherie arabe et du film alimentaire, dont je me suis servie pour emballer des images de membres de la famille vivants en Algérie dont je ne connaissais pas beaucoup plus que les visages. Désir de conservation ou étouffement d’une réalité refoulée, le choix de ces enveloppes participait d’une intuition à laquelle je voulais donner corps. Au-delà de sa similitude avec la pellicule transparente qui recouvre les photos dans les traditionnels albums de famille, il a été orienté par la redécouverte de tirages de portraits d’enfance que mes parents ont protégé de la poussière avec une feuille de plastique usagée. Inconsciemment, j’avais intégré cette économie de moyens dans mes images, en les recouvrant à mon tour, donnant naissance à un millefeuille familial dépersonnalisé.

L’utilisation du miroir et l’intervention de mes parents dans des mises en scène sont venus compléter une démarche qui soulève la question de la pluralité de nos identités au fil des âges. Leur participation au processus créatif joue un rôle réparateur et vient briser la logique de l’éclatement des identités en nouant un fil entre nos êtres voués à un perpétuel devenir.

Du noyau le plus proche au groupe plus lointain, ce témoignage souligne la méconnaissance de l’autre et de soi au sein d’une même unité et rappelle la nécessité d’absorber cette étrangeté.

## Nejla Bencheikh, *Indefinite Delay*, 2017 - 2019



Cette série a débuté en 2017, sans structure claire mais avec un objectif précis : capturer les personnages centraux dans leur état d’immobilité et de langueur. La série – tout comme les personnages qu’elle comprend – adopte une position qui s’obstine à tout ignorer des grands thèmes de l’actualité : l’identité, la communauté, la politique et tout ce qui se trouve entre les deux. Elle se concentre plutôt sur des préoccupations internes de nature négative : déception, désespoir et perte complète de perspective. Cette dernière se reflète dans le caractère sombre des images. La notion de “retard indéfini” [indefinite delay] implique que les personnages attendent quelque chose dans l’incertitude, et s’exprime par le choix de placer les personnages seuls dans de vastes arrière-plans, seuls. La conclusion que l’on peut tirer de cette série est que l’identité, la communauté et la politique, ne peuvent être séparés des questions internes,

individuelles, ni de la déception résultant d’efforts non récompensés. Pour le simple fait qu’elles trouvent leur origine dans des conditions politiques et sociales chaotiques.

## Youcef Senous, *Attente*



“J’attends une arrivée, un retour, un signe promis. Ce peut être futile ou énormément pathétique. Il y a une scénographie de l’attente, je l’organise, je la manipule, je découpe un morceau de temps où je vois mimer la perte de l’objet aimé et provoquer tous les effets d’un petit deuil. (Cela se joue donc comme une pièce de théâtre)... toutes ses diversion qui me sollicitent seraient des moments perdus pour l’attente, des impuretés d’angoisse car l’angoisse d’attente, dans sa pureté, veut que je sois assis dans fauteuil à porté de téléphone, sans rien faire. Suis-je amoureux? Oui, puisque j’attends, l’autre, lui, n’attend jamais. Parfois je veux jouer à celui qui n’attend pas, mais, à ce jeu, je perd toujours, quoi que je fasse je me retrouve désœuvré, exacte, voir en avance. L’identité fatale de l’amoureux n’est rien d’autre que; je suis celui qui attend...”

Après une lecture approfondie du texte de Roland Barthes *Fragments d’un discours amoureux*, l’illustration de cette période de ma vie a pris forme. Entre un ressenti de perte et de déception, ce travail a pour but de montrer un huis-clos de vulnérabilité d’absence et du désir masculin.

## Laura Ben Hayoun, *À la moindre étincelle, c’était l’explosion, 2015-2019*



Du côté de mon père, on s’est toujours dit pied-noir. Dans cette famille française (d’origine) juive, il était impossible de parler de la guerre en Algérie. “A la moindre étincelle, c’était l’explosion” est une tentative artistique de visualiser ce dont on ne peut pas parler. Parler de l’Algérie ce serait parler de leur départ en 1962, lorsque l’Algérie française est devenue l’Algérie. Ils ne sont jamais revenus.

Est-il possible de créer un souvenir quand il n’y a que le silence ? Mon travail est un combat visuel qui nous oblige à revenir sur une Histoire devenue l’histoire de ma famille, afin de questionner les malentendus et les tabous. Je la raconte à Valence, en France, avec mon père (né français en Algérie en 1956), et ma soeur et

moi, nées en France, descendantes de cette mémoire jamais transmise.

# POLITIQUES

## Sabri Benalycherif, *Génération XIX*, 2019



« N'essayez pas de nous effrayer avec la décennie noire, de toute façon nous n'avons connu que la misère »... Ces jeunes qui s'adressent au Pouvoir en chantant dans les rues d'Alger au début de l'année 2019 sont nés, pour la plupart d'entre eux, à la fin des années 90, ces années traumatisantes de la guerre civile. Il aura fallu l'éveil de cette jeunesse, qu'on croyait désœuvrée et endormie, pour que l'Algérie tout entière descende dans la rue. Cette jeune génération s'est retrouvée aux avant-postes du Hirak algérien et a impressionné le monde par sa maturité politique et citoyenne. Les Ultras ont délaissé les stades pour manifester dans les rues. Les étudiants se sont organisés. Les bénévoles ont nettoyé les rues après les manifestations. Les jeunes des quartiers ont contribué au caractère pacifique des marches. Tout au

long de l'année 2019, cette génération a chanté pour une Algérie plus juste. Plus équitable. Et pour un nouveau système de gouvernance. Pendant un an, j'ai suivi les manifestations hebdomadaires du Hirak algérien. Cette série est une plongée au sein de cette Génération XIX.

## Issam Larkat, *Relizane, youth out of focus*



Cette série se concentre subjectivement, dans et hors champ, sur les jeunes de Relizane, une petite ville de l'ouest de l'Algérie. Les jeunes n'y ont rien à faire, ils traînent dans la rue et développent des philosophies sur la vie et des mentalités égocentriques. La plupart des jeunes de Relizane semblent se connaître, que ce soit par des relations directes ou par le biais d'amis communs. Pourtant, tout le monde semble se sentir étranger aux autres, tout le monde veut quitter cette ville et personne ne peut vraiment en sortir, se sentant abandonné et exclu de toute action/mouvement qui se passe dans le monde.

Beaucoup de personnes venant d'autres villes, lorsqu'elles arrivent à Relizane, font d'abord remarquer à quel point elles trouvent la ville claustrophobique, et à quel point le sentiment qu'elles ressentent à son sujet est étrange – mais encore une fois, peu importe !

Le pessimisme, le nihilisme, le communautarisme, la négativité: tous ces mots sont tabous dans cette ville, alors qu'ils sont la routine et le quotidien des habitants

de Relizane, et le mien. L'ennui et la mélancolie sont-ils des malédictions que l'on ressent à la naissance dans cette ville? Tout cela ne signifie pas que je n'aime pas cette ville, elle fera toujours partie intégrante de qui je suis en tant que personne, et de mes proches.

## Samir Belkaid, Algérie : objectif politique, révolution pacifique, 2019



“Vendredire”, néologisme signifiant “On ne s’arrêtera pas, chaque vendredi on sortira pour dire”. Dire... Reportage photographique réalisé dans les rues d’Algérie en mai et septembre 2019.

Tous les vendredis, depuis le 22 février 2019 date de la première manifestation, jusqu’au 13 mars 2020 en raison de la pandémie de Covid-19, des centaines de milliers d’Algériens ont marché dans les rues de la capitale, des millions dans tout le pays. Jeunes et vieux, femmes et hommes, familles et couples, groupes d’amis, d’étudiantes, tous expriment la même revendication : un état de droit, une société moderne et démocratique. Ils réclament un état civil, demandent que les militaires sortent du champ politique. “Y’en a marre, y’en a marre”, répètent les manifestants. Marre de ce pouvoir, des des-

sous de table, de la corruption, de l’injustice subie ces vingt dernières années sous l’ère de l’ancien Président Abdelaziz Bouteflika. Mécontents, à n’en pas douter, mais heureux de se découvrir, de s’aimer davantage aujourd’hui qu’hier. Maintenant qu’ils se sont réappropriés l’espace public, ils maintiennent la pression, galvanisés par l’enjeu. Et ni les discours d’Abdelmadjid Tebboune, nouveau Président, ni les camions de police toujours plus nombreux, ni les arrestations d’opposants politiques et de journalistes ne les feront taire. Au contraire. Les manifestants demandent une justice indépendante, des procès équitables et des motifs d’arrestation fondés. Ils revendiquent la liberté d’opinion. Durant la pandémie de Covid-19, leur mobilisation s’est maintenue sur les réseaux sociaux.

Tournent les hélicoptères. Démontrant une remarquable lucidité et intelligence collective, faisant preuve d’un grand civisme, cet immense mouvement populaire national évite les écueils. Celui de la division d’abord, arborant sur leurs pancartes “Peuple algérien, attention à la division”, “Nous sommes unis, vous êtes finis”, et brandissant des drapeaux aux couleurs de l’Algérie et de la Kabylie sur un même étendard de contestation et de résistance. Celui de la violence, ensuite, chaque énervement (rare) étant vite apaisé par des « Selmiya, Selmiya » (pacifique, pacifique), « slogan important, sinon fondamental, du mouvement populaire en cours en Algérie, ce qui peut s’inscrire dans le courant de la non-violence initié par le Mahatma Gandhi en Inde et repris par le pasteur Martin Luther King aux USA », selon le journaliste et écrivain Ameziyan Ferhani. Cette particularité n’est peut-être pas étrangère aux expériences traumatisantes qu’a vécues l’Algérie. Celle d’octobre 1988 secoué par de violentes émeutes, et celle des années 1990 meurtries par une guerre civile communément appelée « la décennie noire ».

Certes, les défis sont immenses. Mais l’Algérie ne sera plus jamais la même, elle a d’ores et déjà changé. Cette « révolution des sourires » est unique. Elle a provoqué des changements impensables auparavant et pourrait avoir d’importantes conséquences dans la lutte pour la démocratie au Maghreb et au Moyen-Orient.

“La démocratie c’est comme le chêne, cet arbre qui naît d’une sève fine et fragile, grandit lentement, vit des siècles et donne de l’ombre à ceux qui osent regarder le soleil en face.”

Aboubakr Belkaïd, démocrate algérien (né en 1934 - assassiné le 28 septembre 1995)

## Sofiane Bakouri, *La maison brûlée*, 2017-2019



“Les berbères d’Afrique du nord (Amazigh), ont toujours eu un attachement culturel particulièrement consolidé envers leurs terres. Cette notion semble se raréfier à travers les générations. De nos jours, le phénomène de la mondialisation pousse la jeune génération à s’écarter d’un mode de vie pourtant ancré en eux, force est d’admettre que pour subvenir aux besoins de la vie actuelle la migration vers les villes actives où le confort de la modernité est omniprésent se révèle nécessaire.

On observe cependant un retour aux sources indéniable, à la moindre occasion ces hommes et femmes migrants se réinstallent dans leur cadre de vie d’origine afin de retrouver leurs simplicités, leurs valeurs et leurs traditions sur leurs terres tant chéries et aimées. La transmission

de cette culture à travers les âges est essentielle pour les Berbère (Amazigh), cela s’observe dans l’implication de la jeune génération aux tâches quotidiennes qui consiste principalement à œuvrer dans le domaine agricole, domaine de prédilection qui traduit l’amour que porte le berbère (Amazigh) à sa terre, ou encore pour les femmes dans l’art du savoir-faire pour tenir une maison.”

## Lydia Saidi, *La prochaine fois, le feu*, 2019-2020



*Et Dieu dit à Noé : Vois l’arc en le ciel bleu, l’eau ne tombera plus, il me reste le feu.*

Extrait de *La prochaine fois, le feu* de James Baldwin, d’après la chanson *Mary don’t you weep*

Au départ, la promesse d’un feu terrible...

Cela faisait un an que “la fin du monde” approchait. Partout où j’allais, je l’entendais. L’Algérie vivait une impasse politique, et ça n’allait pas tarder à exploser. À la télé, la propagande officielle du président Bouteflika diffusait des documentaires sur les horreurs de la guerre civile algérienne des années 90. Une façon de dire que la moindre défiance au statu quo basculerait le pays dans

la violence. Du côté du peuple, on n’y est pas insensible, mais c’est surtout un scénario à la syrienne que les Algériens redoutent, eux qui ont connu un “printemps” prématuré.

Je me demandais donc souvent : la prochaine fois, le feu ?

Cela faisait donc un an que je me préparais. Alors, ce jour où j’ai vu ces foules immenses, dans la rue, scandant avec moi tous les slogans qu’on avait rêvé autrefois de dire à voix haute, je me suis dit qu’on y était finalement. La “prophétie” s’est réalisée. Mais à la place du chaos qu’on m’avait promis, je vis de la joie et de la détermination. Les manifestations s’avèrent majoritairement pacifiques. Toutefois, l’appréhension que j’avais ne me quittait pas. Le feu destructeur, la menace ultime que j’attendais pouvait survenir à chaque détour. Et si ça dégénère ?

Des mois plus tard, les manifestations, tantôt tolérées, tantôt réprimées, prirent le cours d’une révolution et s’installèrent dans la durée. Mais la tension persistait, et même la révolution la plus “joyeuse” (Le soulèvement de 2019 fut appelé “révolution du sourire”) n’est jamais si paisible. Pas loin, nous avons regardé la révolution soudanaise, qui a commencé presque au même moment, sombrer dans le chaos et renaître de nouveau. Et un an plus tard, on se demande encore : comment continuer ? Pour moi, il n’y a peut-être qu’une façon. C’est se rappeler que le risque dans la révolte est une fatalité. Mais on peut tout de même continuer à construire, et croire très fort que la prochaine fois... il n’y aura pas de feu !

## Les manifestations en Algérie

Rejeté massivement par la population depuis le soulèvement du 22 février 2019, l'ex président de la République algérienne Abdelaziz Bouteflika a été poussé à la démission le 2 avril de la même année. Il laisse une Algérie dévastée par la corruption et une opposition fragmentée, voire réduite à néant. Une situation politique chaotique dont a profité l'armée qui a pris le contrôle de l'appareil d'État et continue à multiplier les arrestations depuis. Entre temps, les Algériens ont maintenu une mobilisation hebdomadaire pendant plus d'un an demandant un changement radical et la libération des détenus politiques. Aujourd'hui, les manifestations se sont auto-suspendues à cause de la pandémie Covid-19 en mars 2020, mais les activistes promettent une prochaine reprise des marches. Cette série documente une année de manifestations dans la capitale Alger et explore les tensions existantes dans un mouvement de protestation qui se veut pacifique malgré la répression et la provocation.



C'est le 22 février 2019, la toute première marche à Alger commence à 14h, après la prière du vendredi. Les appels à manifester étant anonymes, beaucoup les redoutaient, et voyaient en ce rendez-vous la signature du camp islamiste.



En 1988, l'armée a ouvert le feu sur les manifestants. Ce souvenir n'a pas quitté les Algériens. Jusqu'où peuvent aller les forces de l'ordre ? L'angoisse est là. Personne ne le sait encore.



Depuis 2001, les rassemblements publics sont interdits dans la capitale Alger. Hania n'a pas connu son père, il a été assassiné durant la guerre civile algérienne. Pour elle, la politique de Bouteflika ne lui a pas rendu justice. Avec d'autres, elle investit de nouveau la rue, malgré l'interdit.



Alger, 01.11.19. Une manifestante portant un t-shirt avec l'inscription « Silmiya » (« pacifique » en arabe). Le slogan « Silmiya » est décrié depuis le début des manifestations jusqu'à même devenir un des appellatifs du mouvement, les manifestants y sont fiers, pour eux, mener une révolution pacifique est un défi à relever.



Des étudiants manifestent à l'intérieur du Tunnel des Facultés au centre-ville d'Alger. Derrière eux, des images en référence à l'effort post-révolutionnaire (La guerre de libération algérienne de 1954). Ce mouvement est-il une révolution ? Le mot est encore trop fort, car pour beaucoup de ces jeunes Algériens, la « Révolution » (comme celle qu'ont connue leurs grands-pères), se fait par les armes.



Manifestations des étudiants. Derrière le garçon, le mot « Harak » ou (Hirak) qui veut dire mouvement. Beaucoup le préfèrent à « Révolution ». Il signifie la fin du statu quo, car quelque chose a certainement bougé. Depuis le 22 février, beaucoup d'étudiants se disent vouloir désormais se former en politique. v



24.02.19. Un policier affecté par les gaz lacrymogènes.

Durant les marches, les manifestants s'adressent souvent aux policiers avec des chants : « les policiers sont nos frères » comme dans une tentative d'apaiser les tensions. Sur les réseaux sociaux, cette photo a suscité une vague de sympathie envers le jeune policier qu'on identifie tout de suite comme étant un ancien joueur de football et qu'on présente « coincé dans le rôle d'un agent de répression ».



Pour disperser les manifestants, la police lance souvent des bombes de gaz lacrymogène sans aucun avertissement. À 2 mois de manifestations, la « signature » pacifique s'est imposée. Sur le terrain, la réalité est un peu plus complexe. Les rapports de force s'intensifient et un bilan de 2 morts fait déjà tâche.a



Une manifestante sermonne les policiers après un jet de bombes lacrymogènes sur la foule. Même si les manifestants insistent pour garder un cadre pacifique, les tensions restent palpables. La tentation de l'affrontement reste grande.



Pour toute une génération d'enfants participant aux manifestations, une culture de l'exercice démocratique est en train de s'installer.



Depuis le début des manifestations de 2019, les médias algériens officiels ont sans cesse censuré et diffamé le mouvement de protestation. Ici, les manifestants ont recréé un cadre de télévision avec comme intitulé « Le peuple algérien ne votera pas. »



Le 12 décembre 2019, les très contestées élections présidentielles ont eu lieu. Au même moment, des milliers de personnes ont manifesté toute la journée dans plusieurs villes du pays. Ils ont été violemment réprimés, avec un bilan d'une douzaine de blessés et plusieurs arrestations arbitraires. Plusieurs sont toujours en prison jusqu'à aujourd'hui.

## Farouk Abbou, *Transvergence*, 2016



Comment résister à une telle attraction ? Un questionnement perpétuel qui va de l'inconscient à l'âme, et de l'âme à l'esprit. Un circuit répétitif. Une résurgence décisive et peu probable vers l'humain, vers l'autre... vers la vérité. Comme un retour un peu forcé vers un destin inconnu, délaissé et incompris.

Ville déserte ou ville morte indiquant une instabilité sociologique permanente d'où une évasion est nécessaire et absolue. Une évasion vers notre destin et notre origine. Une manière de se débarrasser des séquelles de la vie (sentimentales et matérielles), un héritage que seul le temps peut panser. *Transvergence* va à l'encontre de la société, de notre culture et de nos traditions. Une situation centrifuge, de recherche perpétuelle et d'inquiétude, qui permet de mieux comprendre la jeune génération d'aujourd'hui et son rapport à l'ancienne, ainsi que le fil qui les unit.

Deux éléments sont essentiels dans la série *Transvergence* : l'être humain et son espace. Un espace sémiologique propre à nous, où se présente une personne dos au photographe marchant vers la cité déserte. Celle-ci est photographiée à l'aurore, pendant une période de temps très limitée, le temps où la lumière se propage dans la ville avant l'apparition du soleil. J'ai voulu avoir cet éclairage diffus et en même temps abondant, sans reflet ni ombre, m'inspirant du verset 13 de la Sourate coranique 76, Al-insan "l'Homme" : « Ils y seront accoudés sur des divans, n'y voyant ni soleil ni froid glacial. »

Choisir la *Transvergence*, c'est être toujours à la limite des choses pour aller au-delà de ce qu'on peut imaginer et espérer. Converger vers la matrice et se régénérer aux structures "homogéniques" de pouvoir et de savoir.

## Siham Salhi, *Âme en tourmente*, 2015



"C'est un autoportrait, la recherche d'une réponse sur l'existence... la vie et la mort, cherche la lumière et chaque réponse est une lumière, en chacun de nous il y a la lumière et c'est à nous de la chercher."

## Camille Millerand, *Bled Runner*, en cours



C'était en 2010, j'atterrissais pour la première fois à Alger. J'allais y retourner une quinzaine de fois. J'aime l'Algérie, ses gens, ses paysages, ses bruits, son auto-dérision. En 2014, j'ai couvert pour El Watan l'élection présidentielle de près, loin d'imaginer que ce serait le dernier mandat de Bouteflika. Il n'y a pas eu que des séjours à Alger; j'ai également traversé le pays d'est en ouest, grâce à la nouvelle autoroute. Alger reste ma base, et notamment le quartier Bologhine.

En 2015, accompagné de Leila Beratto, journaliste de RFI, je décide de documenter la question migratoire, vue de ce pays replié sur lui-même. Nous faisons la connaissance de Fabrice, camerounais, qui nous présente la communauté migrante installée à «Derwisha». Lui

bourlingue dans les pays du Maghreb depuis 20 ans, vit de petits boulots et de petites arnaques. Sa maison de deux étages «sans toit» située à 30 km de la capitale, héberge une trentaine de migrants pour la plupart camerounais mais aussi ivoiriens. Femmes, enfants, hommes, tous sont clandestins, planqués là le temps de gagner un peu d'argent à envoyer à la famille ou pour financer la traversée de la Méditerranée vers l'Europe.

Début 2017, cinq résidents de Derwisha sont installés en Europe. Ils ont traversé d'une façon ou d'une autre la méditerranée en passant par la Libye. J'ai commencé à documenter leurs installations.

Prince, 35 ans, s'est marié, au mois de mai 2018 avec Claude, 70 ans. Ils résident aujourd'hui, à Cucq près du Touquet-Paris-Plage. Il se forme actuellement au métier de carreur grâce à une formation dispensée par la chambre de commerce. Il vient d'intégrer le club de football amateur de l'A.S. Etaples en tant que gardien de but.

Anne, 35 ans, Dora, 12 ans et Pharell 8 ans, vivent depuis presque deux ans dans un appartement situé dans le quartier de la Croix-de-Neyrat en périphérie de Clermont-Ferrand. Dora vient de rentrer en cinquième. Pharell, son petit-frère, a intégré une classe de CE2. Quand ses enfants sont à l'école Anne mène ses démarches administratives et cherche un emploi. Elle vient d'obtenir un titre de séjour.

Pascal, 33 ans, vit désormais à Moulins-sur-Allier après avoir passé deux années à Naples, avec sa femme, Olga, et leurs trois enfants, Audrey, Francesca et Antonio. Les mesures anti-migrants de Salvini et le manque de travail les ont poussé à quitter le sud de l'Italie.

Trois d'entre eux, ont décidé de faire le chemin retour vers le Cameroun :

Yvette, 46 ans, fait partie des 25 000 migrants ouest-africains arrêtés en Algérie en 2018 et expulsés sans préavis vers le Niger voisin. Après avoir passé plusieurs semaines compliquées à Agadez, elle se reconstruit auprès de sa famille à Douala.

Rodrigue, 35 ans, a décidé de rentrer par la route à Yaoundé, après 3 années passées en Algérie. Il souhaite y développer un projet avicole grâce à ses économies gagnées en tant que manœuvre sur des chantiers en B.T.P...

Michelle, 36 ans et sa fille Mira ont rebroussé chemin, sans argent, en Côte d'Ivoire. L'O.I.M. les a prises en charge. Elles se sont arrêtées en Mauritanie. Une étape qui dure depuis plusieurs mois. Elle est coiffeuse à Nouakchott, le temps d'économiser un peu d'argent. Michelle ne souhaite pas rentrer à Abidjan, les poches vides, après 6 ans d'absence.

## Ahmed Merzagui, *Occidental Sahara Between Homonculus And Reality*, 2019



Après la guerre du Sahara occidental (1975-1991), compliquée et tentaculaire, opposa le Maroc et la Mauritanie au Front Polisario, un mouvement indépendantiste sahraoui. Un accord de cessez-le-feu fut signé en septembre 1991, empêchant un vote d'autodétermination pour le peuple sahraoui, qui aurait dû être exécuté par la Mission des Nations Unies pour l'Organisation d'un Référendum au Sahara Occidental (MNUORSO) depuis lors, mais qui ne l'est toujours pas.

Dès 1975, des réfugiés sahraouis se sont établis dans des territoires algériens. De nombreux camps et zones ont été mis à leur disposition dans la région de Tindouf, dans l'extrême moyen-ouest algérien. Au fil des années,

un statu quo s'est installé. Aucun média ne couvre la situation, le travail des ONG/associations est devenu un automatisme, rien n'a plus évolué depuis 1991. La question sahraouie ne se réglait pas et ne se règle toujours pas.

Avec une résistance civile toujours existante, une prise de position algérienne en faveur l'autodétermination des Sahraouis et une certaine liberté pour les réfugiés en Algérie, la question du conflit est plus ou moins connue des habitants de l'Algérie. Connue mais non maîtrisée: la société algérienne – dans une généralisation inacceptable qui sera abordée – a une certaine vision, un point de vue, une image de et sur la question sahraouie. Une représentation mentale de la vie sahraouie, du conflit, des aides, de la liberté de mouvement, des droits...

Je qualifierais cette image d'homuncule. Mais la réalité est en fait différente – elle l'est souvent, sinon toujours. *Occidental Sahara Between Homonculus And Reality* [Le Sahara occidental entre homuncule et réalité] est un projet photographique documentaire visant à corriger, dans une certaine mesure, la vision que nous avons en tant qu'Algériens du Sahara occidental et de ses habitants.

## QUOTIDIENS

### Anas Allal, *Depth*, 2019-2020



*Depth* est un projet débuté en 2019 en Algérie. Il est composé de photographies de rue en Algérie, et explore les détails du pays. Pendant mes années d'enfance, mon père et moi faisons de longues promenades à travers la ville. Elles m'ont toujours révélé des choses d'une totale étrangeté à mes yeux; j'ai toujours été témoin de situations que je ne pouvais pas comprendre, de choses faites et dites par les locaux qui semblaient aller au-delà du comportement humain normal mais qui étaient néanmoins intéressantes. Mon père m'avait toujours dit que c'était le reflet de la société algérienne profonde. Ce qui est loin de l'image superficielle du pays. Depuis, j'ai décidé de travailler sur un projet montrant la vie sociale dans sa forme la plus honnête, la manière dont les Algériens vivent réellement dans les profondeurs des

villes, dans les villages et à la plage, ainsi que dans les quartiers populaires. Mon intérêt ne se limite pas à l'âge, il s'étend à la vie des jeunes dans ces quartiers et à leur évolution vers la vieillesse.

## Mahdi Boucif, *Transe*



Les danses rituelles occupent une place essentielle dans la culture nord africaine. Elles se déclinent sous plusieurs formes. L'une d'entre elles se présente sous la forme d'une danse tournante appelée aussi 'Danse des derviches'. Elle se manifeste par le mouvement circulaire ou aléatoire des participants, qui constitue une véritable révolution mentale et esthétique. Et ces danses prennent le plus souvent place autour d'un feu qu'ils allument pour l'occasion, sur un fond de zarna et de bendir tout en récitant des dhkir (chant parfois religieux), le tout afin d'essayer d'atteindre l'état de transe ultime ; découverte de l'inconscient.

## KMH, *El ghassel*



“La vie, comme la mort m'intriguent. je suis à un âge où on choisit quoi faire dans la vie. Je ne sais pas pour vous, mais de mon côté, je trouve que c'est un choix complexe au bout duquel on choisit au moins ce qu'on ne veut pas faire. A Taghit, je me suis intéressée au Ghassel. Dans la tradition musulmane, 'el ghassel' est la personne qui s'occupe de laver le corps du mort avant son enterrement. Ghassel, ce n'est pas un métier, pourtant c'est du travail. Mohamed est né et a vécu toute sa vie à Taghit. il est à lui seul un historique des vivants et des morts dans sa région. J'ai partagé son quotidien et voilà le résultat de mon travail.”

## Houari Bouchenak, *Kuturuge*



“Toute forme de civilisation commence par le fait qu'une quantité de choses sont voilées. Le progrès de l'homme dépend de ce voile - la vie dans une pure et noble sphère et l'exclusion des excitations vulgaires. Le combat contre la sensibilité par la vertu est essentiellement de nature esthétique. Quand nous prenons pour guide les grandes individualités, nous voilons beaucoup de choses en elles, nous cachons toutes leurs circonstances et tous les hasards qui rendent leur naissance possible, nous les isolons de nous pour les vénérer...”

“Tout ce qui est bon et tout ce qui est beau dépend de l'illusion: la vérité tue - qui plus est, elle se tue elle-même (dans la mesure où elle reconnaît que son fondement est l'erreur).” (F. Nietzsche)

## Mohamed Fouad Semmache, *Out of the Shadows*, 2017-2019



L'Algérie possède un potentiel minier très important qui représente une ressource économique importante pour l'économie nationale. Malgré cela, ce secteur minier reste très peu productif par rapport au potentiel que recèle le pays.

Le secteur le plus active dans le domaine minier en Algérie reste l'exploitation des carrières d'agrégats qui sont un peu partout dans le territoire national. Ces carrières sont gérées par des entreprises étatiques et privés.

Animé par ma passion pour la photographie et la nature de mon métier, j'ai réalisé ce projet afin de montrer mon témoignage de la dureté des lieux. Ces lieux qui faisaient partie de mon quotidien et de ma mémoire. À travers ces images, je veux montrer les personnes qui travaillent dans les carrières et l'environnement qui les entoure.

## Hakim Rezaoui & Souad Mani, *Immanences*, 2019-2020



*Immanences* est une série d'images photographiques en cours, réalisée à distance et à quatre mains entre la plasticienne tunisienne Souad Mani et le photographe algérien Hakim Rezaoui. Amorcée durant cette actuelle période où l'incertitude est la maîtresse de l'univers, la série révèle un monde flottant et poétique que les deux artistes considèrent comme une introspection ouverte où les temps, les espaces et les lieux se croisent et se fondent. Avant de devenir un projet, *Immanences* est un champ mouvant et sensible qui croise depuis quelques années le regard photographique de la plasticienne et du photographe. Ce regard est devenu un processus signifiant une multitude de visages et de singularités qui prolongent leurs expérimentations sur l'observation de soi et sur le médium photographique.

## Yassine Belahsene, *Errance*, 2013- 2016



Si Yassine Belahsene affectionne les territoires familiers, c'est qu'ils peuvent, à tout instant, le conduire sur le terrain plus fragile de l'instable, de l'incertain. Au coeur d'une banalité à mourir, à Bejaia et dans d'autres villes algériennes, le photographe cherche à ouvrir des brèches pour conjurer la menace du réel. Ses errances nocturnes et urbaines, malgré le fond de l'air un peu hostile et les rencontres douteuses qu'il peut faire, le mènent vers des havres et des refuges éphémères. A ses heures, dans la proximité des bas-fonds, là où quelques lumières vacillent comme des bougies, il trouve le clair-obscur et les atmosphères propices aux échappées. Ses images sont peuplées de mouvements ralentis, de silences tacites et

de rendez-vous secrets. Les photographies de Yassine Belahsene semblent avoir été prises quelque part dans les souterrains croisés de la mémoire et de l'imaginaire.

Géraldine Bloch

### **Ferhat Bouda, Amazigh**



La culture Berbère est une culture millénaire, plurielle et singulière. Celle-ci rassemble des millions de femmes et d'hommes dans plusieurs pays en danger. Elle est affaiblie, menacée de disparition dans l'indifférence de ceux qui observent les conflits qui déchirent l'Afrique aujourd'hui. Les Berbères ou Amazighs sont les habitants de l'Afrique du Nord dont ils sont le fondement. Leurs origines remontent aux Proto-méditerranéens d'il y a près de 12 000 ans. Ce qui fait leur unité, c'est avant tout leur langue, le lien indéfectible à la terre, le sens de la communauté, le rapport au sacré, l'hospitalité et leur diversité culturelle.

Au fil du temps, les royaumes berbères sont tombés suite aux invasions diverses qui ont chacune tenté d'annihiler leur culture afin d'assurer leur domination. Les tribus ont été dispersées par la montée des États-nations, affaiblis par des siècles de lutte contre les invasions impériales et les oppressions nationales mais la culture Amazigh a résisté à l'assimilation. Civilisation non orientale ni occidentale, ne s'inscrivant pas dans la logique d'État-Nation, la civilisation et la culture berbère sont suspectées d'hérésie par les pouvoirs en Afrique du Nord et l'Afrique sub-Saharienne. Les Berbères vivent aujourd'hui au Maroc, en Algérie, au Mali, au Niger, en Mauritanie, en Libye, en Tunisie, en Égypte et au Burkina-Faso.

### **Lola Khalfa, *Yokelni el hout w ma youkenni el doud* [Je préfère être mangé par les poissons que par les sangsues]**



*Je préfère être mangé par les poissons que par les sangsues* résonne comme le slogan des habitants de Sidi-Salem est une petite ville située au nord-est algérien, connue pour être l'endroit d'où partent les Harragas "les gens qui traversent la mer pour émigrer illégalement".

Je me suis tournée vers le quartier "interdit" où a vécu mon demi-frère, pour voir comment s'en sortent "les invisibles" d'une Algérie indépendante.

## Fehti Sahraoui, *Stadiumphilia* et *Escaping the Heatwave*



*Stadiumphilia* est à propos ce que le stade contient, tant sur le plan affectif que viscéral de l'expérience masculine. Le football est très populaire dans la culture algérienne. Depuis la décennie noire [de la guerre civile, 1991-2002], les infrastructures de divertissement de masse ont largement disparu en dehors des grandes villes algériennes, à l'exception des stades de football, qui sont devenus l'un des seuls endroits, en dehors des services religieux, où de grandes foules sont autorisées à se rassembler en public. Sahraoui s'intéresse particulièrement aux mineurs non accompagnés, qui sont généralement interdits d'accès au stade mais qui viennent quand même, acclamant de l'extérieur de ses murs s'ils ne trouvent pas le moyen de passer les gardes.

Sahraoui perçoit l'enthousiasme et le désir farouche de ce groupe de participer en tant que spectateurs comme une allégorie des conditions sociales en Algérie, plutôt que comme une simple allégeance au jeu. Il considère également que les manifestations publiques qui ont eu lieu en Algérie à l'approche des élections présidentielles ont fait l'objet de répétitions dans le stade et qu'elles

sont le fruit de la solidarité apprise en tant que spectateurs.

*Escaping the Heatwave* [Échapper à la canicule] documente la même jeunesse cherchant à échapper à la chaleur de l'été. L'Algérie a environ 1000 miles de côtes, mais pour ceux qui vivent même à 40 miles à l'intérieur des terres, la mer peut sembler inaccessible au plus fort de la saison. Sans piscines publiques et autres infrastructures, les enfants trouvent des châteaux d'eau abandonnés, des canaux d'irrigation et des cours d'eau agricoles pour se rafraîchir. Si *Stadiumphilia* s'articule autour d'une expérience collective qui aboutit à des gestes politiques, *Escaping the Heatwave* présente l'ingéniosité et la volonté de la même génération d'inventer des solutions aux problèmes systémiques à un niveau plus quotidien. Elle est également centrée sur l'expérience corporelle des extrêmes du paysage algérien, et les capacités de réponse de cette génération à ces extrêmes.

Natasha Marie Llorens

## Ramzy Bensaadi, *Visit Day*



“Dans l'Algérie rurale, en particulier dans l'ouest du pays, de nombreux villages portent le nom de leur fondateur ou de l'homme qui était considéré comme un leader, un peu comme le maire dans notre société actuelle. Ces hommes étaient bien respectés pour leur foi, de leur capacité à mener, leur loyauté, de leur justice et de leur comportement. Après leur décès, certains de leurs descendants qui avaient la même aura et suscitaient le même respect étaient également enterrés dans un endroit proche du village.

Chaque année, dans chaque village, une journée de célébrations est dédiée à leur mémoire. Certains visitent leur mausolée, mais il ne s'agit pas d'une journée religieuse, plutôt une fête où de nombreuses activités

ont lieu, comme un spectacle équestre appelé fantasia, des groupes de musique, des jeux pour les enfants, des vendeurs de bonbons... C'est aussi une façon d'échapper à la routine, l'Algérie rurale n'offrant pas beaucoup de divertissements ou de choses. De nombreuses personnes se sont enfuies d'ici et ont quitté leurs terres pendant

ce que nous appelons ici la décennie noire [la guerre civile, 1991-2002], une décennie où l'Algérie a fait face à une période difficile de terrorisme. Ils ont le plus souffert et ces célébrations ont dû se faire discrètes car elles étaient considérées comme problématiques sur le plan religieux.

Lorsque nous parlons de lieux ruraux, cela peut être à 45 minutes en voiture d'Oran (la deuxième ville d'Algérie) ou à 2 heures au maximum. Ces lieux sont proches les uns des autres mais les gens et les coutumes sont si différents. En général, il est très difficile de faire de la photographie en Algérie. Les gens n'y sont pas habitués, ils pensent toujours que je suis journaliste, et les autorités me demandent tout le temps des autorisations – parfois ils m'emmènent au poste, parfois non. J'ai d'abord assisté à ces événements parce que je me sentais libre de faire des images, contrairement à la ville où il est tout simplement impossible de photographier les gens. Dans les villes, les gens ont peur de la caméra, à cause des réseaux sociaux je suppose. J'ai eu de nombreux problèmes en ville; un autre photographe à Alger a eu son appareil photo cassé ... Sans même tenir compte des autorités.

### **Youcef Krache, 20 cents**



“Je me souviens d'une tête de bélier gravée sur une pièce de 20 centimes, de la fête d'Aleïd Alkabir où un mouton est scarifié, je me souviens de mes frères demandant à mon père de leur acheter un mouton avec de grosses cornes, notre mouton se battant contre celui des voisins, les enfants de ma ville criant le nom du mouton gagnant- Est-ce un rêve ou une réalité ? Pourquoi graver une tête de bélier sur une pièce de monnaie ? Est-ce si important pour ma société ?

Vingt ans plus tard, j'ai assisté à un combat de béliers à Alger, organisé cette fois-ci par les aînés, sans rapport avec la fête d'Aleïd Alkabir, et qui a rassemblé un nombre incroyable de spectateurs, jeunes et vieux. Les béliers sont sélectionnés très jeunes, ils sont bien entraînés et

très bien soignés. J'ai aussi visité de belles baraques où les béliers se mêlent aux gens. J'ai senti qu'ils sont faits l'un pour l'autre, l'un s'occupe de l'autre pendant que l'autre se bat, parfois ils se battent les uns pour les autres.

J'ai aussi appris que la race de bélier gravée sur la pièce de 20 centimes est celle qui a le plus de valeur. Elle n'existe plus du tout comme une pièce de 20 centimes. Il faut des millions de ces pièces pour acheter un bélier champion, parce que plus ils gagnent, plus leur valeur est grande.

Aujourd'hui encore, les spectateurs continuent de crier le nom du bélier vainqueur et de son propriétaire. Ils poussent une clameur magnifique, prennent du plaisir, et le bélier aussi ? Je ne sais pas vraiment, mais les béliers champions pourraient l'être, car on me dit que ceux qui perdent n'ont plus le droit de se battre, leur valeur baisse et leurs propriétaires ne les aiment plus. Même leur viande n'est pas tendre car ils sont censés avoir des muscles résistants pour survivre.”

### **Mohamed Mahiout, *Seing sur terre*, 2017 – en cours**



L'idée de l'archéologie aérienne voit le jour en 1925, lorsque le père jésuite Antoine Poidebard, alors observateur aérien en Syrie, remarque que la lumière du soleil couchant fait ressortir les reliefs infimes du sol invisibles à la lumière du jour. [...]

Au cours de voyages survolant l'Algérie, la France, le Canada, le Japon, la Russie et l'Australie, Mohamed Mahiout va prendre des photos aériennes du sol de ces pays. Dans la continuité de son écriture poétique et de ses recherches universitaires, son travail photographique va ajouter une dimension artistique et philosophique à la pratique de l'archéologie aérienne. En effet, en langue

berbère, le mot féminin “Tamurt” désigne la patrie, le pays, tandis que son masculin “Amur” désigne la part. L’objectif de l’appareil photo devient alors la part d’un espace plus grand et riche en symboles. Les photos de Mohamed Mahiout sont minutieusement retravaillées en noir et blanc afin de faire ressortir les contrastes, faisant ainsi apparaître des tracés nouveaux, abstraits, qui font pour certains écho aux arts et cultures aborigènes, amérindiens ou amazighs, et parlent à notre imaginaire. [...]